

de papier que l'on faisait venir de l'Égypte pour noter de menus détails administratifs, tels que le décompte du butin fait à la guerre, l'enregistrement des impôts, dont il n'était pas nécessaire de conserver longtemps les minutes, et on employait alors une écriture dérivée de l'alphabet phénicien; mais du moment qu'il s'agissait d'histoire, de littérature, de science, de pièces juridiques et de documents officiels à déposer dans les archives, on faisait toujours usage de la vieille écriture chaldéenne et des tablettes de terre cuite.

Quand un auteur de ce temps-là voulait composer un ouvrage, voici comment il procédait. Il prenait un gâteau d'argile aplati en tablette, assez mou pour y tracer des caractères, mais assez ferme pour les conserver une fois qu'il les avait reçus. Il posait ce gâteau d'argile à plat dans sa main gauche, puis, de l'autre, saisissant un stylet triangulaire, il se mettait à écrire, en appuyant légèrement son instrument sur l'argile. Il allait ainsi de gauche à droite, couvrant les deux côtés d'écriture avec une dextérité étonnante. Chaque coup de stylet dans cette terre pâteuse produisait facilement la marque d'un coin ou d'un clou, qui est devenu l'élément unique des figures syllabiques. Un potier prenait ensuite cette tablette et la faisait cuire, ce qui la rendait solide et durable.

Chaque brique était numérotée et formait un feuillet ou deux pages d'un livre. L'ouvrage tout entier consistait en un nombre plus ou moins considérable de briques semblables réunies ensemble. Il y avait donc des livres de divers formats et d'inégale étendue, suivant la grandeur et le nombre des tablettes. Un livre pouvait comprendre jusqu'à cent tablettes, ou même plus; ce n'étaient pas, on le voit, des ouvrages aisés à manier. Pour en faciliter la lecture, on écrivait au bas de chaque feuillet, outre le numéro d'ordre écrit en tête, les premiers mots du feuillet suivant.

La découverte la plus extraordinaire de tablettes ou livres d'argile qui ait été accomplie en ces derniers temps, est assurément celle de la bibliothèque fondée par le roi assyrien Assurbanipal (le Sardanaple des Grecs) dans son palais de Nive. Ce fut M. Henry Layard qui, le premier, en 1850, eut la bonne fortune de faire cette trouvaille où il recueillit un grand